

ENTRE ILLUMINISME ET LUMIERES: LE TROUBLE VA-
ET-VIENT DES JEUX DE LA NATURE (QUELQUES
USAGES DU MERVEILLEUX, DU PRODIGE ET DES
CURIOSITES DANS LES SCIENCES AU DIX-HUITIEME
SIECLE)

Gilles Barroux
(CIPh)

Georges Canguilhem remarque dans son livre *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, à propos du dix-huitième siècle, que l'«On sait assez, et pourtant on oublie trop que le dix-huitième siècle est, à la fois, celui des Lumières et celui de l'illuminisme». Un siècle avant Canguilhem, Magendie détaille en quelque sorte le contenu de cet illuminisme lorsqu'il dresse un état de la physiologie issue du Dix-huitième siècle encore tout proche:

Je voudrais pouvoir dire que la physiologie, cette branche si importante de nos connaissances, a pris le même essor que les sciences physiques. Malheureusement il n'en est pas ainsi; la physiologie est encore dans beaucoup d'esprits et dans presque tous les ouvrages, ce qu'elle était au siècle de Galilée, un jeu d'imagination; elle a ses croyances diverses, ses sectes opposées; on y invoque l'autorité d'anciens auteurs, que l'on présente comme infaillibles; enfin on dirait un cadre théologique bizarrement rempli par des expressions scientifiques¹.

L'on ne peut pas, si l'on s'en tient à une conception encore très courante faisant des Lumières l'avènement éclatant d'un rationalisme universel, comprendre la série de bizarreries, et les usages qui en ont été faits, qui jalonnent l'histoire des sciences, particulièrement celle du vivant – avec l'exemple plus particulier de l'embryologie – au moins jusqu'au début du dix-neuvième siècle. Ou plutôt, on ne peut comprendre de tels exemples que comme un

¹ Magendie, *Précis élémentaire de physiologie*, tome I, 2^e édition, Paris, 1825, préface, p. vii.

ensemble de petites choses peu crédibles, voire grotesques, sinon pittoresques, se situant en marge, dans les coulisses de la scène occupée par le grand siècle éclairé. Plusieurs grilles de lecture sont possibles pour en comprendre les usages et les enjeux. L'idée de bizarrerie – monstres, grossesses contre-nature, mélanges entre espèces... – peut signifier qu'un nombre d'écarts très sensibles imprègnent la logique de la découverte dans des sciences comme la physiologie ou la médecine. Elle peut également signifier que les bizarreries trouvent leur développement dans un cadre théorique et scientifique qui n'est pas clos, qui reste ballotté entre différentes hypothèses permettant diverses conjectures.

Ce qui est plus intéressant, c'est de saisir ce cheminement fort discontinu, au travers de cas qui ont eu valeur d'exemples. L'on a véritablement affaire à un capital de fables, d'histoires, de récits entourant, notamment, des cas de monstruosité transmis de documents en documents, de témoignages en reprises de ces témoignages au fil des époques. Ainsi, la plupart des médecins, jusqu'à la toute fin du dix-huitième siècle au moins, n'échappent pas à cette somme de récits rapportant le cas d'un monstre qu'on aurait aperçu dans tel village et sur lequel, par ouïe dire, on produirait une littérature abondante.

C'est avec ce parcours qui va de témoins indirects en témoins encore plus lointains qu'arrive aux oreilles de savants, même les plus sérieux d'entre eux, la relation d'un enfant à tête de loup, d'un accouplement de serpent et de poule, ou encore d'une grossesse masculine, et c'est avec une constance qui reste encore peu compréhensible que se perpétuent à travers le siècle de tels récits.

Pourquoi évoquer un "illuminisme" au dix-huitième siècle? Et comment en parler, à un colloque qui se consacre aux rationalités? D'une part ces multiples formes de conjectures contribuent à l'édification d'une somme de connaissances et d'expériences. D'autre part, l'ambivalence même de leur statut nous oblige à en proposer une lecture, attentive à ne pas verser dans le défaut, en les rejetant définitivement dans l'univers des écrits mineurs et secondaires, ni dans l'excès, en en faisant, au prix de nombreuses torsions, des écrits intuitifs, voire prémonitoires d'hypothèses et de découvertes plus récentes.

Comment la conjecture – faculté spéculative de la pensée féconde, indispensable et parfois incontrôlable – participe au mouve-

ment des Lumières: telle est l'interrogation qui conduira ces différentes évocations. Ce que l'on voudrait montrer, en l'esquissant bien plutôt qu'en le démontrant ici, c'est une dimension latérale des Lumières: comment la raison, les différentes formes de la rationalité rusent en quelque sorte, en prenant des chemins opposés au vraisemblable, au fondé, pour proposer de nouveaux éclairages, pour, en fait, pousser les Lumières vers d'improbables réseaux d'hypothèses.

De ce point de vue, les sciences de la vie – tous ces domaines de la connaissance et de l'investigation qui portent sur les mécanismes et sur l'origine des différentes formes de vie – offrent un tableau saisissant car très significatif autant qu'évocateur des modalités à partir desquelles s'édifie en effet une pensée rationnelle du monde, de la nature, de l'Homme, produite à partir d'un univers de conjectures, d'hypothèses, de fictions qui, toutes prises séparément, se révèlent aussi improbables les unes que les autres.

Nous prendrons, dans le cadre de ces sciences, un exemple important: celui des conditions à partir desquelles savants et philosophes envisagent une embryogénèse dynamique, permettant de remonter à l'origine de l'individu mais également à celle du monde. Et nous poserons une question générale: pourquoi l'embryologie des Lumières a-t-elle si souvent recours à la figure de la monstruosité, au sens d'écart, de bizarrerie, autant du point de vue phénoménal que mécanique, autant du point de vue de la physiologie des êtres que de celui des mécanismes à partir desquels la vie émerge?

Puisque le titre de notre propos évoque un jeu, c'est à partir de cette évocation que l'on posera les trois questions suivantes:

– *A quoi la nature joue-t-elle?* Quel dessein poursuit-elle en prenant les détours qui sont régulièrement observés à travers les exemples déjà cités précédemment? Ou bien ces méandres exprimeraient-ils tout au contraire une absence radicale de projet? De direction?

– *A quoi les hommes jouent-ils?* La somme des observations, des expériences qui remplissent gazettes et comptes-rendus, recueils d'observations et autres essais, qu'exprime-t-elle des préoccupations et des souhaits des différents protagonistes? Une telle excitation intellectuelle, à l'instar de nombre de conjectures hyperboliques, rend-elle compte d'un pur jeu intellectuel, ou bien d'un travail réflexif déterminé et conséquent?

– *A quoi, finalement, la raison joue-t-elle?* Derrière ces bizarreries intellectuelles, ne se cache-t-il pas une dynamique rationaliste toujours à l'œuvre? Finalement, énoncer que quelque chose d'à peine vraisemblable ou, pire, de tout à fait invraisemblable n'est pas à exclure totalement, n'est-ce pas un appel à une extension des champs d'investigation de la raison elle-même?

A quoi la nature joue-t-elle?

Se demander si la nature joue et à quoi elle joue, c'est, bien sûr, personnifier la nature, lui donner le statut d'un être intelligent. Mais, en un autre sens, c'est aussi évoquer les «jeux de la nature», formule renvoyant à un lexique assez courant dans la philosophie naturelle du dix-huitième siècle. Pour s'entendre sur le statut que l'on accorde à la nature, il convient de préciser en quel sens il s'agit d'un jeu. Qu'est-ce qu'un jeu? Plusieurs notions se trouvent mêlées dans le jeu. D'un côté, ce qui relève du jeu possède une dimension aléatoire, renvoyant à des univers comme celui du possible, du probable, du contingent. Il s'agit de se confronter à la puissance du hasard. En ce sens aussi, ce que l'on se demande, en paraphrasant de manière infidèle Leibniz, c'est à quels calculs la nature se livre-t-elle? D'un autre côté, le jeu désigne l'assemblage, la construction et les mécanismes qui confèrent à cette construction une dynamique. On est ici du côté de la machine, et ce n'est plus exactement de Leibniz qu'il s'agit, même infidèlement, mais plutôt de Descartes et de ses successeurs. Alors, dans ce dernier contexte, ce que l'on se demande, c'est, quand on parle de la nature comme d'un jeu, à quelle sorte de machine s'apparente-t-elle? C'est dans cette articulation entre ces deux formes de jeux, entre les univers auxquels elles renvoient que l'on peut décliner cette question – à quoi la nature joue-t-elle? – en prenant en exemple les écarts du vivant. Et parmi ceux-ci, les monstruosité, entendues et comme possibilités rares parmi toutes les possibilités de la nature, et comme machines, assemblages contre-nature mais néanmoins issu de la nature.

Dans les prémisses mêmes des définitions qui en sont données – témoin en est l'article du même nom de l'*Encyclopédie* – se trouve contenue l'idée de bizarrerie, puisqu'il s'agit de nommer ainsi les

distorsions, les écarts caractérisant l'anatomie humaine. Témoin en est le début de l'article écrit par le chevalier de Jaucourt:

JEU DE LA NATURE. (*Anat. Physiol.*) On entend par *jeu de la nature* dans le corps humain, une conformation de quelques-unes, ou de plusieurs de ses parties solides, différentes de celle qui est appelée *naturelle*, parce qu'elle se présente ordinairement. Si l'on ouvrait plus de cadavres, dit M. de Fontenelle, les singularités des *jeux de la nature* deviendraient plus communes, les différentes structures mieux connues, et par conséquent les hypothèses plus rares. Peut-être encore qu'avec le temps, on pourrait, par toutes les conformations particulières, tirer des éclaircissements sur la conformation générale.

Cette entrée en matière paraît réunir les deux grandes acceptions que j'ai proposées: conformation défiant la norme, et évaluation statistique de ces anomalies. C'est donc d'abord par l'idée de conformation originale que se définit l'idée de jeux de la nature, autrement dit, une construction viciée, dont l'article de Jaucourt rend compte en convoquant une dizaine d'exemples repris notamment dans les *Mémoires de l'Académie*. Parmi ceux-ci, pour bien rendre compte de ce dont il s'agit, nous avons l'exemple suivant d'un soldat autopsié:

Le soldat dont il s'agit, étant mort âgé de 70 ans, le 23 Octobre 1688, à l'hôtel des Invalides, M. Morand fit l'ouverture de son cadavre en présence de MM. du Parc, Saviard, et autres chirurgiens. Après avoir levé les téguments communs, et découvert la duplicature du péritoine, on y trouva la veine ombilicale couchée au long de la ligne blanche, laquelle, au lieu de se détourner ensuite du côté droit pour entrer dans la scissure du foie, se trouvait effectivement placée, ainsi que la rate, au côté droit, contre l'ordre naturel.

Nous avons donc l'exemple d'une inversion de certains organes, ce qui rendit ainsi célèbre de manière posthume ce pauvre homme sous l'appellation récurrente, lors de chaque débat, assemblée savante, de «soldat des Invalides». Ce qui a contribué à rendre fascinant cet exemple, c'est la longévité de la viabilité d'une anomalie anatomique d'importance: soixante-dix ans. Un tel exemple pousse donc fort loin le défi de la vie: jusqu'à quel point la vie tolère-t-elle l'anomalie. Sur la dizaine d'exemples donnés par Jaucourt, c'est le seul qui s'inscrive dans une telle durée, tous les autres renvoyant à des cas de non viabilité, autrement dit des enfants morts à peine mis au monde. Ce dernier exemple pose également le problème des limites entre ce qui relève de la norme, ici, au sens de ce qui est habituel,

exprimant un ensemble de dispositions qui sont toujours les mêmes, et ce qui relève de l'anormalité, c'est-à-dire de ce qui n'est ni habituel, ni réellement concevable voire même tolérable, à l'instar des cas de monstruosité. Souvenons-nous de Montaigne écrivant dans le livre II de ses *Essais* que le monstre est plus de coutume que de nature... Le soldat des Invalides est-il devenu un monstre simplement parce que, une fois rendu l'âme, une fois autopsié, son corps révèle une inversion formidable? Dès Morgagni et ses travaux en anatomo-pathologie, se trouve relativisée l'idée de disposition anatomique absolument normale, ne serait-ce que par l'irruption du pathologique. La tension se trouve alors entre ce qui relève du pathologique, et ce qui relève du monstrueux, tension à laquelle quelqu'un comme Canguilhem s'est attelée à en démystifier, en quelque sorte, les contours et les horizons. Pour revenir à ce soldat si normal de son vivant, si naturel par son apparence, et si exemplaire en anomalie une fois mort, souvenons-nous de cette réflexion de Lémery, au sujet de la manière de caractériser les cas d'inversion anatomique peut-être trop vite caractérisés de monstruosité:

Supposons qu'un horloger se soit avisé de faire une montre, où il ait placé à droite et à gauche toutes les parties qui sont à gauche et à droite dans une montre ordinaire ; supposons encore que les deux montres comparées ensemble aillent également bien, et soient également bonnes, je demande si l'une des deux sera un monstre à l'égard de l'autre².

Ce que montre assez vite, à force de quelques lectures, l'examen du débat sur les cas de ces jeux troublants de la nature que ne manquent de constituer les monstruosité et autres bizarreries, c'est qu'un tel débat, qui porte sur l'origine, sur les causes de ces phénomènes, convoque assez fréquemment une argumentation de nature statistique. L'histoire des débats médicaux et scientifiques fait apparaître à plusieurs reprises, au dix-septième puis au dix-huitième siècle, une utilisation qui peut apparaître assez polémique des données statistiques. Cette notion apparaît d'autant plus évidente, ici, qu'il

² *Mémoires pour l'Académie des sciences*, p. 521; on peut trouver également nombre d'observations sur le *situs inversus* du soldat des Invalides dans ces mêmes mémoires..., sous la plume de Winslow, avec le titre suivant, *Observation au sujet d'un Soldat des Invalides, mort à 72 ans, et dans le cadavre duquel on trouva toutes les parties, tant de la poitrine, que du bas-ventre, disposées à contre-sens*, pp. 374-375.

s'agit de comparer sur une échelle importante les productions de la nature: combien de cas monstrueux sur un nombre donné de cas normaux? Combien d'effets rares sur une lignée imposante d'effets communs? Il semble que cette dimension mathématico-probabiliste ait été introduite de manière explicite et stratégique par Mairan (qui a succédé à Fontenelle comme secrétaire de l'Académie des sciences en 1739), qui se livre dans son *Histoire de l'Académie*, en 1743, à une rétrospective de la polémique: «sur cent mille millions de millions, écrit-il, multipliés par mille d'assemblages de hasards possibles, il y en aura qu'un seul pour produire (un) enfant avec une main ou un pied à six doigts, par le système des accidents (nous soulignons). C'est donc sur ce degré de possibilité qu'il faudrait établir le pari»³. On assiste à un déplacement du débat, du plan métaphysique auquel il avait tendance à être rivé, au plan du calcul, de la spéculation probabiliste. Toujours en s'appuyant sur Mairan, nous lisons, un peu plus loin dans le même texte, comme en guise de conclusion de toute la démonstration, les considérations suivantes:

On ne conçoit que l'auteur de la nature, si sage, si régulier et si constant dans ses productions, ait voulu directement produire des monstres, en créant des germes monstrueux ; comme si nous étions dans le conseil de l'Auteur de la Nature, et si le monde entier ne nous offrait pas mille autres irrégularités plus importantes, à en juger d'après des vues aussi bornées que les nôtres. Nous cherchons la volonté du Créateur dans nos lumières, tandis qu'elle se manifeste dans l'exécution, et au lieu d'attribuer la formation de ces êtres merveilleux, malgré le nom odieux de monstres que nous leur avons imposés, à une sagesse infinie qui cache ses motifs, nous aimons mieux les regarder comme l'ouvrage du hasard ou d'une vertu formatrice aveugle⁴.

Il s'agit bien de comprendre les règles que la nature seule est à même de produire, quel que soit, du reste, le degré de personnification qu'on lui attribue. S'il y a des règles, jusqu'à quel point connaissent-elles et tolèrent-elles des exceptions? Nous avons bien, en ce sens, affaire à un jeu. Il reste à clarifier la nature même du jeu. Est-ce un jeu que l'on pourrait qualifier de préformiste dans sa conception générale, un jeu dont les règles sont établies à l'avance, mais dont l'ignorance et l'amateurisme, l'imperfection humaine recouvre

³ Mairan, *Histoire de l'Académie*, 1743, repris dans P. Tort, *L'ordre et les monstres*, Paris, Syllepse, 1998, p. 198.

⁴ *Ibid.*

en bonne partie d'un voile d'ignorance? Est-ce un jeu épigénétique dans son organisation, posant au fur et à mesure les règles, conduisant par nécessité à une posture empirique pour être à mesure d'en saisir la dynamique ? Est-il possible d'accepter que ces différents cas énoncent une vérité sans aucun doute effroyable pour d'aucuns, à savoir que le véritable jeu de la nature ne serait qu'un jeu de hasard? Telle est, en quelque sorte, l'une des interrogations et des suggestions que ne cesse de formuler l'auteur de la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voyent*, Diderot, lorsqu'il donne, dans cette magnifique scène d'agonie, la parole au mathématicien Saunderson sur son lit de mort: «Mais l'ordre général change sans cesse. Les vices et les vertus de l'ordre précédent ont amené l'ordre qui est, et dont les vices et les vertus amèneront l'ordre qui suit, sans qu'on puisse dire que le tout s'amende ou se détériore»⁵. Dans le cadre de ce que l'on peut caractériser, chez Diderot, comme relevant d'un naturalisme aléatoire, et pour reprendre ce qu'en a écrit Annie Ibrahim, «l'inquiétude sourde de la molécule interdit toute réponse dogmatique à la question de savoir ce que cherche la nature, si même elle cherche quelque chose, voire à éviter un éventuel “raté”»⁶.

Puisqu'il est de toutes manières bien difficile de savoir à quoi la nature joue, et si, tout bonnement, elle joue, l'on peut toujours reporter cette interrogation sur un être hautement susceptible de toutes les formes de jeu: l'Homme.

A quoi les hommes jouent-ils ?

Les enfants ne cessent de nous l'apprendre sans cesse, jouer commence, ou en tout cas passe par le fait de faire comme, de faire semblant: et si on était des princes, des brigands, ou des monstres? C'est sur cette autre dimension du jeu, impliquant force idée d'hypothèse qu'il convient, à présent, d'insister: et si? Dans les différentes postures du jeu se glisse celle de la *feinte*. L'une des manières de jouer au dix-huitième siècle – quand il ne s'agit pas d'un jeu classé en tant que loisir, passe-temps, chose fréquente dans certains

⁵ Ed. Jean Mayer, Paris, Didier, 1964, p. 209.

⁶ Art. «Ordre», *Encyclopédie du Rêve de D'Alembert*, ouvrage collectif, éd. CNRS, Paris, 2008.

milieux durant ce siècle – est bien celle de la feinte, de la simulation et/ou de la conjecture, qui peut encore être rendue sous la forme d'une question du type: et pourquoi pas? Et il s'agit d'un jeu très sérieux, ou auquel on s'adonne très sérieusement ou encore, un jeu joué par des gens très sérieux dans leurs domaines respectifs. Ainsi voit-on, par exemple, Maupertuis suggérer l'isolement provoqué de deux ou trois enfants dès le plus bas âge pour saisir la parole naissante, Diderot se donner un «muet de convention» pour étudier la formation du langage en se proposant de décomposer pour ainsi dire un homme et de considérer ce qu'il tient de chacun des sens qu'il possède, Rousseau supposer un sourd qui nie l'existence des sons parce qu'ils n'ont jamais frappé sur son oreille, Condillac animer progressivement une statue et mettre en avant un ordre des différents sens, ou encore Buffon décrire les progrès d'un homme dont le corps et les organes seraient parfaitement formés, mais qui s'éveillerait tout neuf pour lui-même et pour ce qui l'environne... C'est ce que Claire Salomon-Bayet, dans son livre *L'institution de la science et l'expérience du vivant*, évoque comme étant une feinte expérimentale, figure logique et rhétorique du dix-huitième siècle⁷. Chaque cas est envisagé comme un fait expérimental, une possibilité faite chair d'un jeu avec des hypothèses, un cas de figure qui relance la recherche et l'investigation. En ce sens, cette liste de cas individuels non engrangés dans une théorie finie, convient souvent aux méthodes de travail des physiologistes comme des philosophes. La question réside alors dans le fait de savoir jusqu'où un tel jeu peut-il être poussé? Quelles en sont les limites? Qui, et selon quelle légitimité, siffle la fin du jeu, en s'écriant, à l'instar de la célèbre formule prêtée à Newton «*Hypotheses non fingo*», refusant la perspective que s'écrive un roman là où il est demandé de rendre compte des lois de la nature, d'en faire triompher une rationalité irréfutable?

Lorsque l'on se demande à quoi jouent les hommes – entendons par « les hommes » les savants ici – l'on se demande ce qu'ils ont en tête lorsqu'ils conjecturent. Quelle est la finalité de cet *ars conjectandi*? Qu'est-ce qui relève de l'acceptable, de l'exploitable? Qu'est-ce qui, *a priori*, n'en relève pas? A l'intersection de ces deux domaines de la sélection, se glissent donc les bizarreries, celles-là mêmes qui pré-

⁷ C. Salomon-Bayet, *L'institution de la science et l'expérience du vivant*, Paris, Flammarion 1978, pp. 204-205.

sentent des monstruosités. Le médecin montpelliérain Boissier de Sauvages emprunte ainsi à Despreaux une formule qu'il fut loin d'être le seul à avoir utilisée «Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable». Le contexte de cette citation est le suivant: des «voyageurs à qui un Cabaretier fit manger d'un Cochon enragé, devinrent furieux tout de suite, et se mordirent les uns les autres. Cette histoire est attestée par un Auteur obscur, et n'est pas aisée à croire; mais dans cette maladie, *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*»⁸. Pourquoi, un médecin dont le sérieux l'emporte largement sur l'humour et la fantaisie dans ses écrits – Boissier de Sauvages, l'auteur d'un travail de classification des maladies qui a occupé quelque trente années de son existence – a-t-il éprouvé la nécessité d'intégrer un tel épisode, même en le recouvrant de la précaution sur le vraisemblable?

L'on aimerait, dans la foulée des évocations précédentes, passer un peu plus de temps sur une référence de la presse scientifique et médicale de toute cette période, il s'agit du journal *Le progrès de la médecine* ou, plus exactement, dont l'intitulé complet est: *Le progrès de la Médecine contenant un recueil de tout ce qui s'observe de singulier par rapport à la théorie et à la pratique, avec un jugement sur toute sorte d'ouvrages de physique: et de nouvelles explications des principaux phénomènes de la Nature*. L'idée de totalité, d'ensemble qui est exprimée dans le titre, justification synthétique du projet lui-même, renvoie bien plus à l'idée de diversité, de collection. Ce que confirme la disposition des textes. Le 1^{er} article de ce journal consiste dans la relation des *Discours et démonstrations anatomiques* de M. Méry et M. Bourdelin. Le 2^e article porte sur un enfant à face monstrueuse. Le 3^e porte sur une grossesse d'homme. Suivent d'autres articles, sur une nouvelle explication de la formation de l'univers, un autre sur un cas de grossesse extraordinaire, féminine celle-ci, etc. Pourquoi un journal comme

⁸ *Dissertation sur la nature et la cause de la rage, dans laquelle on recherche quels en peuvent être les préservatifs et les remèdes*; Pièce qui a remporté le prix de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, proposé pour l'Année M. DCC. XLVIII, selon la Fondation faite par la Ville de Toulouse, Par M. François de Sauvages, Conseiller-Médecin du Roi, Professeur en Médecine, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, et des Académies d'Upsal et de Stockholm.

celui-ci, faisant appel à des autorités – exemple de Lemery – pour évoquer les progrès de la médecine, s'attarde-t-il à mentionner l'épisode d'une grossesse masculine?

Le récit complet mérite d'être cité:

À Sisteron, au mois de juin de l'année 1696, un abbé dans l'embonpoint, et en humeur d'en conter, étant allé rendre visite à une dévote de ses amis, trouva l'occasion favorable d'avoir avec elle un entretien long et secret; la conversation roulant sur les matières qui s'agissent depuis quelques années avec chaleur entre les dévots spirituels, le galant théologien et la belle illuminée y poussèrent fort loin les sentiments de Molinos: élevant leur esprit à la contemplation d'un ordre suprême et immuable, et s'imaginant dans le calme où met la vue de la nécessité indispensable des événements atteindre au but de l'amour divin, ils réservaient toute leur sensibilité et leur goût à la créature; et leur concupiscence enflammée tenant lieu dans l'un et dans l'autre d'un zèle de charité pour le prochain, ils laissaient aller leurs corps aux plus ardentes inspirations de la chair; de sorte que ces deux personnes, mutuellement chéries mettant déjà le quiétisme en pratique, commençaient à jouir d'une félicité pleine et entière par les plus vifs chatouillements de la partie inférieure, et par la paix profonde qui se répandait dans leurs âmes à couvert des remords qu'une justice qu'on applique sur soi-même a coutume de causer, lorsqu'un respect humain vint rompre à contretemps tous ces charmants accords. L'abbé qui n'était pas encore assez parfait quiétiste, se défia de la Providence, en faisant réflexion, que s'il restait des marques d'un commerce trop familier, son bénéfice serait exposé au dévolu; ainsi la raison toujours chagrine réprimant en lui l'émotion de ses sens, et réunissant l'esprit avec le corps qui avaient fait divorce, elle les remit à leur train ordinaire. Mais la Nature se vengea sévèrement de cet indiscret, qui abandonnait pour de frivoles considérations de Morale une œuvre qu'elle avait si fort avancée, les canaux qui devaient porter la liqueur propre à éteindre les feux allumés, firent révulsion vers la source, et dès lors il sentit au testicule droit une douleur aiguë, qui s'émoûssa au bout de deux heures, et passa entièrement dans le reste de la journée; mais la fermentation des principes séminaux produisit insensiblement à cette partie une tumeur qui parvient peu à peu à la grosseur d'un œuf de poule d'Inde le 8 décembre de la même année. Elle s'augmenta de plus en plus durant l'hiver, malgré tous les cataplasmes et les autres remèdes qu'on peut suggérer, de manière que les bourses ne pouvant souffrir une extension plus grande, car cette grosseur occupait toute l'aîne, on résolut d'en venir à l'amputation vers le commencement du mois de mars 1697, c'est-à-dire, environ neuf mois après l'action qui se passa. On lia, non sans peine, les vaisseaux spermatiques du côté droit contre les anneaux des muscles du bas-ventre, et on fit une longue incision au scrotum du même côté. On découvrit la tumeur, qui

était presque aussi grosse que la tête d'un adulte, faisant comme partie du testicule, dont la chair était vermeille et saine; on les emporta ensemble, et quand on vint à les ouvrir, on trouva une masse de chair ferme et blanche, qui couvrait un crâne très solide, et d'autres os très durs dispersés en divers endroits de cette masse, qui était toute contenue dans un arrièrefaix avec quantité d'eau. Les veines et les artères spermatiques de l'homme, lesquels faisaient fonction de vaisseaux ombilicaux à l'égard de la masse charnue, s'étant grossis fort au-delà du naturel, achevèrent de persuader toute l'assemblée des médecins, des chirurgiens et des curieux qui se trouvèrent présents, que c'était le corps d'un enfant, dont les parties avaient été confondues et dérangées par la compression et par l'application des drogues. Mrs les Médecins de la Cour ont reçu des attestations authentiques de cette histoire; et M. Donat, qui a fait l'opération, et qui est connu à Paris de plusieurs, a réservé toutes ces parties desséchées pour les faire voir à tout le monde⁹.

Cette relation se trouve insérée quasiment exactement au milieu d'un texte qui, en format in-8°, occupe quelque quatorze pages, le récit de l'événement occupe, quant à lui, quatre pages. Les premières pages du texte – celles qui précèdent la relation du cas – annoncent plutôt un traité général, comme il en a été écrit beaucoup, sur les mécanismes de la génération, en partant des végétaux pour arriver à l'homme. Les dernières pages – celles qui suivent la relation du cas – sont le lieu d'un développement sur quelques enjeux scientifiques et philosophiques liés au fait de croire à la réalité de cet événement. Ce qui est intéressant pour éclairer les motivations éditoriales du présent texte, c'est de regarder les raisons scientifiques, médicales et philosophiques qui rendent possible qu'un tel cas soit relaté dans un journal de médecine («progrès de la médecine») sans, nécessairement, provoquer l'ire ou le rire des confrères de l'auteur de cet article. Du reste, bien plus récemment, c'est-à-dire dans le contexte d'une science et d'une médecine autrement plus spécialisée et «sérieuse» qu'il y a trois siècles, Henri Atlan n'a-t-il pas écrit sur la perspective d'un utérus artificiel et, partant, d'une grossesse qui pourrait alors être confiée aux hommes?

⁹ M. Brunet, *Le progrès de la Médecine contenant un recueil de tout ce qui s'observe de singulier par rapport à la théorie et à la pratique, avec un jugement sur toute sorte d'ouvrages de physique : et de nouvelles explications des principaux phénomènes de la Nature*, Paris, 1697, pp. 62 à 64.

Ce récit invraisemblable de grossesse masculine se situe en 2^e partie d'un article plus long, et ce cas rapporté est le résultat, le produit d'un raisonnement physiologique conséquent. L'on a, en effet, affaire à un exposé général des mécanismes de la nature évoluant depuis une série de remarques sur le développement de toutes les créatures, végétales et animales, jusqu'à en venir à l'homme lui-même. S'y trouve théorisé un effort universel de multiplication de tous les êtres: animaux, végétaux, mais également minéraux. L'auteur fait référence à des mécanismes de reproduction tels que ceux de la germination (plantes), mais aussi de compensation avec la régénération: idée que la nature tente la régénération des membres dès lors que la vigueur n'a pas été vidée de toute sa sève (texte contemporain des premières observations de régénération, avant l'invention même du mot qui date du milieu du dix-huitième siècle); idée, enfin, assez traditionnelle (cf. Aristote) que toute génération n'est pas sexuée

Ce même exposé cible des mécanismes par lesquels la liqueur séminale produit un embryon. Se trouve ainsi convoqué le *modèle mécanique* pour expliquer la formation de l'embryon.

L'article recourt – recours récurrent à ce siècle – à la puissance de l'analogie. Ici, c'est avec l'*analogie organique* entre l'homme et la femme que l'idée d'une grossesse masculine est rendue possible: appréhension analogique des organes de l'homme et de la femme qui imprègne fortement la physiologie contemporaine du texte. Une telle analogie repose aussi sur une tradition physiologique qui remonte à Aristote et à Galien, et dont les découvertes anatomiques les plus récentes n'ont pas pour autant opéré une rupture achevée d'avec ces dernières. En sorte que ce qu'Hippocrate, père de la médecine occidentale, croyait, à savoir que «des enfants mâles provenaient de la liqueur préparée dans le testicule droit chez l'homme, et de l'ovaire du même côté chez la femme, tandis que les femelles tiraient leur origine des mêmes organes situés au côté gauche» n'est pas encore radicalement désavoué, seulement confronté à d'autres hypothèses. Ce récit trouve donc une base de demi-légitimation dans le contexte d'une histoire de l'anatomie et de la physiologie du corps de la femme entée sur celle de l'homme en bonne partie, histoire qui maintient une dimension analogique prononcée jusqu'au beau milieu du dix-huitième siècle au moins. Sans pouvoir insister plus sur les ressorts conjecturaux permettant d'exposer, de publier un tel cas, retenons que cet article présente un raisonnement qui

insiste sur le processus de développement, et tend à relativiser voire à négliger l'ensemble des conjectures sur la cause et sur les origines. En ce sens, le mouvement est tout, la cause n'est rien, en quelque sorte... En poussant un raisonnement préformiste – énonçant que tout est déjà contenu dans l'embryon et n'attend que de se développer – dans ses limites extrêmes: si chaque être est tout entier formé dans l'embryon, à la limite, peu importe qui le porte (mâle ou femelle)?

Autre point qui mérite d'être considéré: la part du *moral* et son impact sur le physique dans la mise en œuvre du mécanisme:

Cette semence pourra donc acquérir dans les embrassements, ou même dans un rêve amoureux, un degré de fermentation, qui la rendra prolifique sans sortir de ses réservoirs ou du testicule. L'on ne doit pas recevoir ceci encore comme une simple conjecture, si les relations qui nous ont été faites d'une nouvelle aventure sont fidèles. L'on en raconte diversement les circonstances; tous conviennent néanmoins des points principaux, et voilà ce que j'en ai recueilli de plus suivi.

L'on sait à quel point les embrasements de l'imagination sont montrés du doigt quand il s'agit de prévenir les débordements de la chair; le corps semble se venger dans l'exemple de ce pauvre abbé. Tout une série de développements peuvent être occasionnés sur les vengeances du corps: n'aurait-on pas affaire à une histoire de psychosomatisme avant la lettre dans ce récit?

En dépit de l'in vraisemblance hyperbolique qu'il paraît afficher, le présent récit révèle, en fait, une certaine forme de lucidité concernant la grande disproportion entre la faiblesse de l'entendement humain, qui veut conclure trop vite de ce qu'il ne commence qu'à percevoir, et l'immensité des possibilités que recèle la nature. Serait-ce à dire que, derrière l'illumination, pour reprendre la formule de Canguilhem, derrière des conjectures déployant un imaginaire bien peu raisonnable, travaillerait en souterrain une raison spéculative tout à fait déterminée? Alors, il reste à nous demander, et cela dans le cadre d'une partie conclusive.

A quoi la raison joue-t-elle?

L'objectif n'est pas de se contenter de prendre, ici et là, quelque épisode saugrenu raconté dans un journal tel que *Le progrès de la mé-*

decine, et d'en faire une sorte de ruse de la raison, en l'intégrant, du coup, dans une sorte de dispositif de pensée hégélien. Le problème qui, en partie, peut se décliner dans le cadre d'une approche épistémologique, consiste dans l'impossibilité de dissocier radicalement le fait invraisemblable du vraisemblable. La formule que l'on citait tout à l'heure utilisée par Boissier de Sauvages – «Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable» – recèle bien ce type de difficulté. Prenons une échelle de quelques exemples, et oublions pour un instant nos assurances scientifiques d'aujourd'hui. Comment discerner le degré d'acceptabilité de ce que l'on trouve dans des comptes-rendus qui rapportent que certains animaux, ressemblant néanmoins à des plantes aquatiques, sont capables de se redéployer après bouturage, faisant ainsi indéfiniment repousser leurs bras quel que soit le nombre de fois qu'on les ampute? C'est pourtant la découverte conjointement attestée de Tremblay et de Réaumur des polypes d'eau douce. Comment accepter le fait qu'un homme vive soixante-dix ans avec ses organes inversés? Comment comprendre le fait que certaines espèces animales accusent les caractères des mammifères et certains autres issus des oiseaux, à l'instar de l'ornithorynque découvert à la fin du dix-huitième siècle? Et que dire des hermaphrodites? Encore, et enfin, jusqu'à quel point, et de quel point de vue alors, des grossesses masculines pourraient-elles se trouver accréditées, non par une opinion crédule, mais par un jury scientifique chevronné? Et si certains de ces exemples, dont évidemment le dernier, ne franchissent pas la barrière de l'acceptabilité scientifique, perdent-ils pour autant toute fonctionnalité, toute forme d'efficacité spéculative? Les prodiges de la nature excitent la spéculation pour des raisons sérieuses, qui s'inscrivent dans un débat qui, tournant parfois en rond, requiert précisément quelque rebondissement à partir d'un angle nouveau, non considéré jusque-là. Or, si l'on prend cet exemple de grossesse masculine, il peut avoir pour effet – pour but? – de sortir de l'ornière de la logique binaire opposant le préformisme et l'épigénétisme. Si aucune de ces deux approches de la génération – question encore sous forme d'un chantier inachevé au dix-huitième siècle – ne recouvre de manière satisfaisante les différentes modalités à partir desquelles le vivant se reproduit, y compris l'homme, n'y a-t-il pas, même par le biais de quelque exemple, un autre horizon qui, timidement se présente, et qui aurait été ignoré?

Alors, puisque son année de célébration approche, concluons avec celui à qui sans doute moult hommage lui sera rendu? Diderot, celui des conjectures de toutes sortes, fait dire à Julie de l'Espinasse dans le dialogue du *Rêve de D'Alembert*, qu'après tout, il ne serait pas tout à fait déraisonnable de considérer, quand on se met à évoquer les cas de monstres, que l'homme est le monstre de la femme et la femme le monstre de l'homme, façon à peine déguisée de dire qu'il n'y a pas de monstre. Plutôt, qu'il n'y a pas de pertinence théorique à user de tels termes pour qualifier ce qui reste fondamentalement incompréhensible à l'entendement humain. La qualification d'irrationalité échoue, dans cette même perspective, quand il s'agit de départager ce qui serait l'œuvre de la raison engagée sur des rails bien rectilignes, et les chemins écartés illustrant la latéralité de la pensée quand elle se met, à l'instar de Diderot, à se promener plutôt qu'à tracer son chemin.

Ce qui tend à être interprété comme une forme d'illuminisme, ces anomalies, ces écarts seraient comme autant de petits éléments, particules, autant de petits épisodes exprimant cette dimension de *flottement* de la raison scientifique et spéculative. C'est, notamment en cela que le dix-huitième siècle apparaît, à nombre d'égards, comme un siècle d'aurores et de crépuscules. Ces détours, rebondissements sources autant d'inquiétude que d'excitation intellectuelle trouvent une illustration plutôt convaincante dans la formule d'un auteur bien plus contemporain de notre époque que du grand siècle, nous pensons à Gramsci émettant le constat suivant: «L'ancien se meurt, le nouveau n'émerge pas encore, entre chien et loup c'est l'heure des monstres».